

—En avant, matelot ! dit Laurent.

Le flibustier, s'élançant avec une souplesse de léopard, vint tomber à un pas du carrosse ; s'appuyant alors sur le marchepied, il entra dans le massif véhicule, et s'assit aux côtés du prêtre ; de Morvan prenait place presque au même instant sur la banquette opposée.

Cette action s'était passée si rapidement, qu'avant qu'aucun des soldats agenouillés eût pu s'apercevoir de cette profanation, et surtout s'y opposer, le hardi flibustier avait trouvé le temps de dire à haute voix au prêtre :

Mon père, je suis le capitaine Laurent ! Conduisez-moi à Santa-Engracia, ou vous êtes mort ! . . .

La stupéfaction, mieux encore la consternation de la foule fut telle, qu'elle resta immobile et silencieuse. Jamais un cas semblable ne s'était présenté ; les soldats ne savaient quelle conduite tenir.

—Une minute de retard, d'hésitation, et c'en était fait des aventuriers.

—Mon père, je me nomme, je vous le répète, le capitaine Laurent ! reprit froidement et très-vite le flibustier en armant son pistolet.

Le prêtre tremblait de tous ses membres. Toutefois, l'instinct de la conservation lui donna la force de crier au cocher monté sur une des mules :

—A Santa-Engracia !

La voiture tourna lentement dans cette nouvelle direction : la foule frémissait, mais n'osant opposer une profanation à un sacrilège, elle restait immobile ; tous les spectateurs de cette scène étrange comprenaient qu'à la moindre opposition, le terrible capitaine Laurent accomplirait sa menace.

Ce fut un spectacle bizarre, inouï, merveilleux, que de voir une ville espagnole entière forcée de s'incliner et de s'agenouiller devant deux flibustiers que naguère elle tenait en sa puissance ! Le beau Laurent et le chevalier, la tête nue, le chapeau à la main, ne songeaient pas, du reste, à abuser de leur position : leur contenance était d'une humilité toute chrétienne - rien en eux ne décelait la joie et l'orgueil du triomphe.

Le cocher, chargé de conduire les mules, jugeant, vu la gravité des circonstances, qu'il pouvait déroger à la majestueuse et solennelle lenteur commandée par l'usage, avait communiqué une allure tout à fait insolite à son attelage : un quart d'heure suffit aux deux aventuriers pour atteindre le faubourg Santa-Engracia.

—Matelot ! s'écria de Morvan joyeux, j'aperçois nos embarcations qui reviennent à toutes rames. . . Nos compagnons accourent à notre secours. . . Nous sommes sauvés ! . . .

Comme aucun Grenadin n'avait osé suivre le carrosse, le chevalier et son matelot purent mettre pied à terre sans courir aucun danger : du reste, presque au même instant les embarcations abordaient.

A la vue de leur chef descendant du carrosse du Saint-Sacrement, les flibustiers comprirent tout de suite la ruse qu'il avait employée pour échapper aux Espagnols, et ils éclatèrent en cris frénétiques et joyeux.

—Bien, mes amis, échauffez-vous, murmura Laurent, votre enthousiasme ne sera pas perdu. . . Je saurai l'utiliser tout à l'heure.

Frères de la côte ! reprit-il, j'ai à m'accuser devant vous d'avoir eu une trop bonne opinion de la valeur espagnole. Je vous ai fait descendre nuitamment à terre, comme des voleurs, au lieu de vous conduire galamment à la bataille. Vous avez vu pourtant une demi-heure à la garnison entière de la ville. . . Réparons par un éclatant fait d'armes notre erreur. . . Grenade regorge de richesses. . . Nous serions à tout jamais déshonorés si nous nous contentions du maigre bu-

tin emporté par nos canots. . . Nos frères de l'île de la Tortue nous traiteraient de mendiants. . . En avant, mes amis ! rentrons dans Grenade !

De tout le discours de leur chef, une seule chose ressortait pour les flibustiers, mais elle suffisait à exciter au dernier degré leur enthousiasme ; c'est-à-dire qu'ils allaient centupler leur butin. Aussi un cri unanime et spontané de : " Marchons ! " partit de toutes les bouches.

En moins de cinq minutes les rangs furent formés, et la colonne se mit en mouvement.

A l'extrémité du faubourg de Santa-Engracia, les flibustiers rencontrèrent un corps de troupes composé d'environ deux cents Espagnols.

—Amis, dit Laurent à ses flibustiers, c'est à peine si vous avez chacun deux hommes à tuer ! Dépêchez-vous de terminer cette besogne. Cette escarmouche est si insignifiante que je n'y prendrai même pas part. Je vous laisse libre de vos mouvements.

La fusillade commença aussitôt. Dix minutes plus tard, des deux cents Espagnols, il ne restait que quinze soldats valides.

Tous les autres étaient morts ou grièvement blessés. Les boucaniers n'avaient à regretter la perte que d'un seul des leurs. On se remit en route.

Cette fois les boucaniers parvinrent jusqu'à la place de la Cathédrale sans rencontrer aucune résistance ; les habitants de la ville, frappés de frayeur, se sauvaient de tous côtés.

Laurent riait de bon cœur.

—Mes amis, dit-il à ses flibustiers, il nous faut à présent aller rendre grâces à Dieu de notre victoire et chanter un *Te Deum*. Que trente d'entre vous restent, pour surcroît de précaution, rangés en bataille. Quant à piller les maisons, cela est parfaitement inutile ; je me charge de faire venir à nous d'eux mêmes l'or et l'argent.

VIII

Un quart d'heure après la rentrée des flibustiers dans Grenade, les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée, et les habitants de la ville, quoiqu'en proie à une terreur folle, s'empressaient d'obéir à cet appel.

Bientôt l'église se trouva envahie par une foule nombreuse, morne et désolée.

Le *Te Deum*, ordonné par Laurent, fut chanté au silence des assistants. Quelques négociants espagnols seulement, craignant d'encourir la colère de leurs vainqueurs, mêlèrent leurs voix à celle des prêtres.

Du reste, il fallait l'audace de Laurent pour oser réunir les Grenadins dans une église pillée quelques heures auparavant par ses flibustiers, et qui offrirait à la vue indignée des fidèles les traces toutes récentes de la profanation qu'elle avait subie.

Le *Te Deum* achevé, un prédicateur monta en chaire et apprit aux habitants, avec une émotion profonde, que les flibustiers exigeaient une somme de cinq cent mille piastres (un peu plus de deux millions cinq cent mille francs de notre monnaie) pour la rançon de la ville ; qu'à défaut de ce paiement ils incendieraient Grenade et massacreraient tous ceux qui leur tomberaient entre les mains. Le prédicateur conclut en suppliant les fidèles de se soumettre à cette exigence. Laurent accordait un délai de deux heures pour réunir cette énorme rançon !

On a beau se rappeler aujourd'hui la merveilleuse audace des flibustiers, leur indomptable courage, la fascination irrésistible qu'ils exercent sur leurs ennemis, on ne comprend pas comment une ville de douze mille âmes put courber ainsi la tête devant une poignée

d'aventuriers ! Il ne faut pas oublier, toutefois, que le beau Laurent les commandait, et que la présence du célèbre et redouté capitaine valait à elle seule une armée.

Pendant que le chants du clergé espagnol éclataient graves, majestueux et sonores, au milieu du silence de la foule, Fleur-des-Bois, agenouillée au pied d'un pilier placé dans l'ombre, priait avec ferveur.

La pauvre Jeanne, à partir de l'instant où, n'ayant plus à craindre pour sa vie, elle s'était trouvée face à face avec sa pensée, était tombée dans un découragement profond.

La tête enveloppée dans une mantille noire qui cachait ses traits, une femme espagnole, agenouillée près de Fleur-des-Bois, paraissait observer avec un vif intérêt les moindres mouvements de la jeune fille.

—Jeanne, dit bientôt l'inconnue en se rapprochant d'elle, il ne faut point te laisser aller ainsi à la douleur ! Du courage, mon amie ! Le chevalier de Morvan n'est pas digne de toi !

Au nom de de Morvan, Fleur-des-Bois tressaillit.

—Qui es-tu donc ? dit-elle à la femme voilée. Comment as-tu pu deviner ce qui se passe dans mon cœur-

—Pauvre fille ! répondit la femme voilée avec un accent de pitié sincère, je comprends combien est violente la passion qui te domine, combien sont cruelles les tortures que tu endures ! . . . Veux-tu que nous sortions de l'église, Jeanne ? C'est commettre une impiété que de parier ici le langage des passions humaines.

—Oui, sortons, dit Jeanne ; je veux savoir et qui tu es et comment il se fait que tu connais mon chevalier Louis.

—L'inconnue se leva aussitôt, et, ramenant avec soin les doubles plis de sa mantille sur son visage, elle glissa silencieuse et légère à travers la foule. Fleur-des-Bois la suivit.

Arrivée devant une petite maison d'assez modeste apparence, elle s'arrêta, et, retirant une clef cachée dans sa mantille, elle ouvrit la porte et fit signe à Jeanne de passer devant elle : la boucanière obéit.

La femme voilée referma la porte à double tour et entra dans une pièce assez mal meublée, située au rez-de-chaussée.

—Assieds-toi, Jeanne, et causons, dit-elle, en indiquant à Fleur-des-Bois, par un signe de tête, un vieux fauteuil placé contre le mur.

Fleur-des-Bois poussa un cri d'étonnement, presque d'effroi : elle se trouva devant Nativia.

Un assez long silence régna entre les deux femmes : ce fut la fille du comte de Montecrey qui le rompit la première.

—Jeanne, dit-elle, écoute-moi avec attention ; mes paroles sont sérieuses : jamais occasion semblable d'être heureuse ne se représentera plus pour toi ! . . .

L'Espagnole se recueillit un moment, puis reprit d'une voix douce et affectueuse :

—Ma pauvre Jeanne, tu es d'une condition trop infime pour pouvoir lutter contre moi ! Le parti le plus sage que tu as à prendre est de mériter, par une soumission absolue et sans bornes, mes bontés et mes bienfaits. Ta candeur m'intéresse : je te le répète, je te veux du bien.

Quelle est ta position dans le monde ! celle d'une femme perdue, d'une malheureuse que le premier vent a le droit d'insulter, — en supposant toutefois que l'outrage puisse arriver jusqu'à toi, — celle d'une pauvre fille qui doit acheter son pain quotidien au prix d'humiliations sans cesse renaissantes ! Voilà quelle est ta position : elle est affreuse ! Eh bien ! si tu consens, comme je n'en doute pas, à renoncer à ta vie errante et misérable, à rester avec